

DANIEL HANDLER

LE CERCLE DES HUIT

ROMAN

**TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR CLÉMENT BAUDE**

GALAADE ÉDITIONS

© DANIEL HANDLER, 1999

TITRE ORIGINAL : THE BASIC EIGHT

ÉDITEUR ORIGINAL : ST. MARTIN'S PRESS

ISBN ORIGINAL : 0-312-19833-7

© GALAADE ÉDITIONS, 2011

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE

ISBN : 978-2-35176-122-9

GALAADE ÉDITIONS

43 RUE DES CLOÏS 75018 PARIS | F

WWW.GALAADE.COM

INTRODUCTION

Moi, Flannery Culp, au moment de terminer ceci, je suis en train de faire une patience. Les enfants doués ont toujours été forts pour accomplir deux choses en même temps, et là où je me trouve, je fais tellement de patiences que c'en est presque devenu un biorythme. Ça m'aide à réfléchir. Quand j'hésite entre deux formulations, je jette un coup d'œil à la tête de mon lit bien fait, où j'ai disposé les cartes, et je vois quelque chose : un sept rouge sur le huit noir. Pourquoi ne l'ai-je pas vu plus tôt ?

N'allez pas croire que je ne me rende pas compte de la métaphore (ou de la double négation – malgré tous les racontars, j'ai bel et bien reçu un diplôme). Je suis ici toute seule, assise devant ma machine à écrire, avec mon journal intime calé sur ma gauche et, à ma droite, une pile de feuilles dactylographiées. Je suis une femme avec une chambre à moi, comme l'autre, comment s'appelle-t-elle... la romancière. Je relis mon journal et consigne ma vie sur du papier tout blanc. Si je fais une faute, je recule

de quelques lettres et je réécris dessus. Cette machine est de celles qui possèdent un ruban correcteur blanc ; aussi, à la moindre erreur, je peux tout effacer, malgré quelques minuscules coquilles qui seront totalement exterminées une fois que j'aurai fait faire une copie de ces lignes. Ces fragments d'événements mal situés et d'erreurs typographiques s'estomperont et disparaîtront dès que je serai prête à envoyer mon texte aux maisons d'édition. Là encore, c'est métaphorique.

Est-ce que je peux dire quelque chose ? (Question rhétorique.) Quelqu'un, au fond du couloir, est en train d'écouter une radio très fort et ça me rend tout simplement folle. C'est « la station qui passe les grands tubes américains », c'est-à-dire essentiellement des cartes de vœux avec des solos de guitare. Je déteste ça. Et c'est tellement indélicat de la part de cette personne, quelle qu'elle soit. Quand moi j'écoute de la musique – surtout classique, Bach par exemple, je ne monte pas le volume car je suis délicate avec les autres. Voilà, il fallait le dire.

En ce moment, je soupçonne l'as de carreau d'être piégé à jamais, face cachée, sous le roi de carreau, qui me regarde avec le même mépris que le juré n° 5, et toute ma vie m'apparaît comme une maldonne. Un petit mouvement de poignet supplémentaire et la cible visée aurait pu être mon prof de maths, ou un autre prof : Johnny Hand, ou Millie. Le Grand Opera Breakfast Club aurait pu devenir « l'aspect important » du Cercle des Huit, et Flora Habstat se retrouver au « Winnie Moprah Show » pour expliquer

que nous formions un club de fous d'opéra, au lieu de déblatérer comme elle l'a fait sur le satanisme, bien que je croie qu'en d'autres circonstances, Flora Habstat aurait pu être des nôtres et savoir vraiment de quoi elle parlait. Il aurait suffi de pas grand-chose pour qu'une autre personne aille sangloter dans un mouchoir pendant l'émission, accompagnée par un comité citoyen d'enquête sur les sectes nommé d'après son fils. Mme State aurait simplement pu secouer la tête en regardant l'émission, plutôt que d'y participer, avant de tendre le bras pour téléphoner à son fils Adam et à la nouvelle petite amie de celui-ci : moi. Les choses auraient pris une autre tournure. Dans une librairie, Adam m'aurait dit d'aller au diable pendant qu'il m'achèterait un cadeau. J'aurais erré parmi les rayons les moins intéressants : jardinage, animaux domestiques, voyages et, pour finir, faits divers. J'aurais pu jeter un coup d'œil sur un livre un peu différent, dans ce monde un peu différent où mon amour pour Adam aurait fonctionné, au lieu de se terminer en tragédie : le Cercle des Six, le Cercle des Sept.

Mais il ne s'agit pas ici d'un livre de révélations sur un fait divers. Il s'agit de mon journal intime, avec tout ce que j'ai écrit à l'époque, relu par moi. Les révisions sont anecdotiques ; je n'ai modifié les choses que lorsque j'ai eu le sentiment que je ne pensais pas vraiment ceci ou cela au moment où je l'ai écrit – et donc que je pensais certainement autre chose. Après tout, je n'avais que dix-huit ans. J'en ai presque vingt aujourd'hui. Ayant beaucoup

appris sur les structures narratives pendant mes cours d'anglais soutenu, je sais ce que je fais. Tous les noms sont authentiques, de même que les divers surnoms. Figurez-vous que le volume de la radio a encore augmenté d'un cran.

Suite à un processus d'élimination (trop petite, trop grande, ne tiendra pas au mur avec le Scotch réglementaire), je ne possède qu'une seule photo des Assassins Injustement Accusés, par quoi j'entends mes amis, ou, disons-le simplement, le Cercle des Huit. Cette photo se trouve sur mon mur. Elle me fait face et, en un rare moment synchrone, tout le monde regarde l'objectif, donc tout le monde me regarde. Kate, juchée sur un accoudoir plutôt que d'être assise sur le canapé comme tout être normalement constitué, est placée (symboliquement, avec le recul) au-dessus de nous et affiche un air un peu suffisant, purgeant une peine de quatre ans à Yale. Juste à côté d'elle se trouve V., en train de jouer avec ses perles. Ce soir-là, V. avait dû se glisser une seconde dans la salle de bains pour se repoudrer, car elle est plus jolie que tous les autres, y compris Natasha, et ce n'est pas peu dire. Lily et Douglas, lovés sur le canapé. Lily entre Douglas et moi, comme toujours. Douglas qui regarde l'objectif d'un air impatient, attendant de reprendre le fil de ce qu'il racontait. Gabriel, ses mains noires bien découpées contre le tablier blanc, tassé au fond du canapé, visiblement assez mal à l'aise. Et puis il y a la magnifique Jennifer Rose Milton, debout près du canapé, dans une

pose qui paraîtrait bizarre chez toute personne n'ayant pas sa beauté. Enfin, étendue langoureusement au-dessous de tout le monde, un long doigt entre ses lèvres, Natasha, qui me regarde en battant des paupières. Ce « me » désigne moi qui suis actuellement en train de taper à la machine, pas moi sur la photo, qui me regarde droit dans les yeux aussi. Là encore, c'est symbolique. Aujourd'hui, la plupart des gens détournent leurs yeux des miens, mais je ne fais pas partie de ces gens. Tous les matins je me réveille et, pendant que je me lave les dents, la bouche noyée dans la mousse, je regarde mon corps douché. Sortez la photo, maintenant. (J'espère que vous pouvez le faire, cher lecteur. Je compte m'arranger avec l'éditeur pour qu'une reproduction de cette photo soit incluse dans chaque exemplaire du livre, en guise d'illustration et de marque-pages. N'est-ce pas là une bonne idée?) Scrutez bien chacun de nos regards et essayez de voir en nous des êtres humains plutôt que ces créatures mythiques et sanguinaires aperçues au cours de ces ignobles émissions de télévision qui portent sur des événements sanguinaires. Allons, vous savez pertinemment que vous regardez ces émissions.

Y aura-t-il quelqu'un pour lire cette introduction ? Lorsque ces lignes seront publiées (toutes les recettes étant versées, selon la loi, à des institutions charitables), mon introduction sera sans doute ensevelie sous des préfaces et des avant-propos rédigés par plusieurs spécialistes réputés de l'adolescence, représentants des autorités

judiciaires, directeurs d'école et autres experts en sorcellerie, autant de textes qui resteront ignorés puisque les lecteurs iront droit au but. C'est inévitable : ce livre sera vendu comme un livre *trash*. La plupart des lecteurs feuilleteront les premières pages sans vraiment les lire, pendant que les hôtes de l'air rappelleront les mesures de sécurité et, une fois en vol, ils les auront oubliées pour s'intéresser au journal intime lui-même, c'est-à-dire au début de tout. Peut-être regarderont-ils avec dédain mon nom sous l'introduction, s'attendant à des excuses ou à des suppliques. Je n'ai ni les unes ni les autres en magasin.

Néanmoins, il se peut que les gens lisent la citation qui ouvre le journal. Je l'ai choisie, parmi les rares ouvrages que l'on trouve ici, pour souligner la débilité des gourous de la psychologie grand public qui étudient les gens comme moi. Bien sûr, je ne suis ni chair ni poisson. Je suis une vraie personne, comme vous. Ce journal est vrai. Aussi vrai que la photo que vous utilisez pour marquer votre page et que personne n'a jamais eue entre les mains. Elle est plus vraie que toutes celles qu'on a pu trouver dans les magazines, qui étaient nos photos de classe, prises alors qu'on portait des tenues correctes et qu'on souriait pour notre famille éloignée, à qui nos parents les envoyaient par courrier. Qu'est-ce que c'est que ce genre d'images ? Ce journal est la vérité, la vérité vraie. Ce livre est on ne peut plus vrai. Aussi vrai que... Laissez-moi réfléchir... Aussi vrai que la dame rouge que je viens de retourner ou que le roi noir sur lequel je l'ai posée.

Vocabulaire :

RACONTARS MÉTAPHORIQUE RHÉTORIQUE
ATROCITÉS STRUCTURES NARRATIVES ADO-
LESCENTE DÉDAIN

Questions d'analyse :

1. Que savez-vous déjà du Cercle des Huit ? En quoi cela affectera-t-il ce que vous êtes en train de lire ? Décrivez.
2. La plupart des personnes qui tiennent un journal intime souhaitent le garder secret. Pourquoi, à votre avis ?
3. Si vous deviez dévoiler votre journal intime au public, le reliriez-vous d'abord ? Pourquoi ou pourquoi non ? (Note : Si vous ne tenez pas de journal, faites comme si.)
4. On dit souvent que les années du lycée sont les plus belles de la vie. Si vous avez déjà eu votre diplôme, le lycée reste-t-il la plus belle période de votre vie ? Pourquoi ou pourquoi non ? Si vous n'êtes pas encore au lycée, comment pensez-vous faire en sorte que cela reste la plus belle période de votre vie ? Soyez précis.